

Bruno Bettelheim

Sa vie

Né à Vienne en 1903, Bruno Bettelheim s'intéresse aux enfants psychotiques en tant que psychanalyste. En 1938, il est déporté à Dachau puis à Buchenwald. Il y est confronté à l'expérience de ce qu'il nommera la "situation extrême", situation que l'homme ressent comme devant irrémédiablement le détruire. Cette expérience orientera toute son activité ultérieure quand, ayant échappé à l'extermination et émigré aux Usa, il dirigera "l'école orthogénique" de Chicago, qui est le centre le plus connu du traitement de la psychose infantile. Il enseigne l'éducation, la psychologie et la psychiatrie à l'université de Chicago.

Son internement en camp de concentration lui a fait comprendre combien les structures concentrationnaires pouvaient anéantir rapidement des hommes psychologiquement équilibrés. Ainsi, une grande partie de ses travaux s'inspire de ce qu'il a connu dans l'enfer S.S.

Ses théories

Bruno Bettelheim considère que l'angoisse est un élément important dans la psychose.

"Malgré la diversité incroyable des symptômes que nous avons constatés chez plusieurs centaines d'enfants schizophrènes avec qui nous avons travaillé au fil des années, tous ces enfants avaient une chose en commun : une peur incessante pour leur vie. Nous sortons là du groupe plus restreint des enfants autistiques. C'est que je suis convaincu, et je l'ai déjà affirmé en 1956 que tout enfant psychotique souffre d'avoir été soumis à des conditions extrêmes de vie, et que la gravité de sa maladie est en rapport direct avec la date d'apparition de ces conditions, avec leur durée et l'importance de leur impact sur l'enfant. L'étude de la littérature suggère qu'il en fut de même pour les enfants schizophrènes décrits par d'autres auteurs. Furer (1964) parlant de toutes les formes de psychose infantile, écrit que ces enfants souffrent de "panique et d'angoisse extrêmes". En outre, plus l'enfant schizophrène est autistique, plus ses symptômes sont débilitants, plus grande est son angoisse de la mort. Les enfants autistiques, en particulier n'ont pas qu'une peur incessante pour leur vie ; ils semblent, de plus, convaincus que leur mort est imminente, et que celle-ci peut être retardée d'un instant s'ils ne font pas connaissance avec la vie. En 1955, Rodrigué a écrit : "Je pense que l'angoisse intense de l'enfant autistique est semblable à celle qui est engendrée par la mort imminente".

Bruno Bettelheim agit donc systématiquement avec ces enfants pour supprimer les sources d'angoisse : c'est ainsi par exemple que les portes de son établissement s'ouvrent de l'intérieur, les enfants pouvant donc sortir, sans craindre d'intrusions inopinées du monde extérieur. Tous les placards sont ouverts, sauf ceux qui contiennent ciseaux, couteaux, ou autres objets dangereux.

Les enfants accueillis compensent leurs carences affectives par des sucreries, du chocolat, des sandwiches, accessibles partout à volonté.

Dans "La Forteresse vide", Bettelheim décrit trois enfants autistiques enfermés dans leur "forteresse vide", figés dans leur mutisme et leur monde fantasmagique. Il expose ses vues théoriques sur la constitution du "soi".

Dans l'ouvrage collectif : "Pour ou contre Summerhill", Bruno Bettelheim explique la différence, déjà formulée par Alexandre Sutherland Neill, entre la "liberté" et la "licence", différence que bien des parents n'arrivent pas à saisir, c'est-à-dire en fait le respect des autres :

"Le fond de la philosophie de Neill est naïvement rousseauiste : l'enfant humain naît foncièrement bon ; si seulement la société, mauvaise en soi, et les mauvais parents, laissaient l'enfant se développer sans angoisse ni refoulement, il arriverait tout seul à maturation et serait le plus magnifique des êtres humains. Quant à la psychanalyse, Neill n'a retenu d'elle que deux choses : que seule la répression est mauvaise, et que les névroses sont provoquées par les refoulements sexuels. (...) Neill savait très bien que le fait de céder à la force conduit l'enfant et l'adulte à n'avoir l'un pour l'autre que de la haine ou du mépris. Si nous permettons à une personne de nous imposer sa force ou de nous intimider, nous ne pouvons plus faire grand chose pour elle. Nous ne pouvons plus l'aider, parce qu'elle ne nous respecte plus ; et aussi parce que nous ne l'aimons pas, qu'on se l'avoue ou non. (...) Il écrit : "La licence commence quand la liberté des autres est compromise. Dans mon école, par exemple, l'enfant est libre d'assister ou non aux cours, parce que ça le regarde personnellement, mais il n'a pas le droit de jouer de la trompette quand les autres veulent étudier ou dormir." (...)

On doit être convaincu qu'on n'a pas le droit d'empêcher les autres de faire ce qu'ils font, alors qu'on a parfaitement le droit de s'abstenir de faire quelque chose si on le désire.

D'après ma propre expérience, je ne peux que souscrire à ce que dit Neill de la liberté de l'enfant : "Tout permet de croire qu'il s'agit de quelque chose de facile, de naturel et d'excellent, et pourtant il est stupéfiant de voir combien de parents, pourtant enthousiasmés par l'idée, la comprennent de travers". Il cite l'exemple de parents dont le fils de 4 ans tapait sur le piano du voisin avec un maillet et qui le regardaient avec un sourire triomphant qui voulait dire : "Est-ce que l'auto-discipline n'est pas quelque chose de merveilleux ?" Malheureusement, ce sont des parents qui laissent à leur enfant assez de corde, non pas pour qu'il se pendre, mais pour qu'il se laisse prendre comme un imbécile et eux avec lui. Ce sont les mêmes "jeunes enthousiastes de l'auto-discipline", raconte Neill, "qui viennent visiter mon école et qui considèrent comme une restriction de la liberté, le fait que nous enfermons à clé les poisons dans une armoire et que nous interdisons de jouer sur les escaliers d'incendie. L'ensemble du mouvement en faveur de la liberté est compromis et méprisé parce que trop d'avocats de la liberté n'ont pas les pieds sur terre...L'un d'eux me fit récemment de vifs reproches parce que je tonitruais contre un garçon de 7 ans qui donnait des coups de pied dans la porte de mon bureau."

Une autre histoire, plus savoureuse, montre combien Neill avait de bon sens - cette qualité si nécessaire à tous ceux qui s'occupent des enfants - et combien, hélas, en sont dépourvus ceux qui ne comprennent ni la valeur de la liberté, ni les effets redoutables de la licence : "Une femme était venue me montrer sa petite fille de 7 ans. "M.Neill, me dit-elle, je n'ai pas perdu une ligne de ce que vous avez écrit ; et avant même que Daphné vienne au monde, j'ai décidé de l'élever exactement selon vos principes." Je lançai un coup d'oeil à Daphné, qui était debout sur mon piano à queue avec ses gros souliers. De là, elle sauta sur le canapé et faillit passer à travers les ressorts". Vous voyez comme elle est naturelle ! me dit la mère, une vraie enfant neillienne! "

Comme il m'est souvent arrivé d'avoir des expériences identiques avec des parents qui avaient lu tous mes livres sans comprendre ce que je voulais dire, je suis de tout coeur avec Neill. Mais il poursuit en expliquant que le "foyer idéal est celui où les enfants et les adultes ont des droits égaux". Et ici, comme pour d'autres passages de ses livres, je pense qu'il est préférable de parler de droits propres à chacun plutôt que de droits égaux. De même que l'enfant a en propre le droit de jouer avec un revolver à capsules, les adultes ont en propre le droit de lire en paix.

En ce qui concerne l'Ecole Orthogénique, je suis toujours frappé de voir combien les visiteurs de passage sont étonnés de notre "permissivité" en ce qui concerne l'étiquette, les manières et le comportement. A l'Ecole Orthogénique, notre attitude intérieure vis-à-vis de l'enfant est très proche de celle de Neill bien que nos pratiques soient très différentes, parce que nous avons une philosophie et des enfants différents. Ce qu'ignorent les visiteurs, c'est que cette absence de contraintes mineures a un but, qui est de libérer chez l'enfant une énergie qu'il consacrera à une tâche énorme : reconstruire sa personnalité gravement déformée.

Pendant qu'il se concentre sur cette tâche si importante, l'enfant doit être encouragé à le faire en utilisant des moyens qui conviennent à son âge. Cela veut dire que notre respect de la liberté de l'enfant exige que nous lui permettions de faire les choses d'une façon qui serait inadmissible pour des parents américains pacifistes appartenant aux classes moyennes. Cela signifie que si l'enfant

©

http://www.doctissimo.fr/html/psychologie/grands_auteurs/ps_1332_bruno_bettelheim.htm

veut jouer avec des fusils et simuler des batailles, nous devons respecter son désir. Nous ne devons pas nous méfier de lui au point de supposer que, s'il joue à la petite guerre étant enfant, il sera plus tard un adulte belliciste, assoiffé de sang. Les parents pacifistes modernes ont souvent le tort d'interdire tous les jeux guerriers. ils devraient lire ce que dit Neill des enfants de Summerhill qui, lorsqu'on leur demande de fabriquer quelque chose, font "toujours un revolver, un bateau ou un cerf-volant". La différence entre ces trois objets n'existe que dans l'esprit des adultes et non dans celui de l'enfant. Et l'adulte, en imposant cette différence à l'enfant, détruit sa liberté... " (Bruno Bettelheim - Survivre)

"Psychanalyse des contes de fées" est peut-être l'ouvrage le plus célèbre de Bruno Bettelheim. Pour lui, les conte de fées exercent une fonction thérapeutique sur l'enfant. Ils répondent de façon précise et irréfutable aux angoisses du jeune enfant et de l'adolescent pré-pubertaire. Le Roi et la Reine sont les "bons" parents, comme la marâtre, la sorcière, l'ogre, font partie des fantasmes de l'enfant qui voit en ses parents, parfois non plus les "bonnes images", mais les parents méchants et frustrants.

Contrairement à ce qu'on affirme trop souvent, les contes de fées ne traumatisent pas les jeunes auditeurs. Ils décrivent une situation inconsciente que les enfants reconnaissent au passage, inconsciemment là encore ; ils informent des épreuves à venir, des efforts à accomplir. Mais ils s'achèvent toujours par le succès et le réconfort. L'enfant, en s'identifiant au héros ou à l'héroïne, exige cette fin heureuse.

Dans "La lecture et l'enfant", Bruno Bettelheim et Karen Zélan déplorent le contenu irréaliste ou stupide des ouvrages destinés à l'apprentissage de la lecture et démontrent comment dans la majorité des écoles américaines, on décourage l'enfant de tout effort intelligent.

Ses principaux ouvrages

- Dialogue avec les mères. Robert Laffont éd., Paris, 1973
- Un lieu où renaître. Robert Laffont éd., Paris, 1975
- Les enfants du rêve. Robert Laffont éd., Paris, 1971
- Le coeur conscient. Robert Laffont éd., Paris, 1972
- Psychanalyse des contes de fées. Robert Laffont éd., Paris, 1976
- La lecture et l'enfant. Robert Laffont éd., Paris, 1983
- Survivre. Robert Laffont éd., Paris, 1979
- Les évadés de la vie. Fleurus éd., Paris
- Les blessures symboliques. NRF éd., Paris
- La forteresse vide. NRF Gallimard éd., Paris, 1969

[Dr Lyonel Rossant et Dr Jacqueline Rossant-Lumbroso](#)